

LE JOUR, 1944
04 novembre 1944

« HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE »

On verra un jour prochain M. Churchill à Paris. C'est dans l'ordre des choses. Une invitation du général de Gaulle au Premier britannique était toute naturelle. Elle s'imposait, peut-on dire. Nous sommes à un tournant de l'histoire où la conversation entre Londres et Paris deviendra à peu près incessante. Car le monde a revêtu dès à présent un aspect nouveau. Avant même la fin de la guerre, la solidarité éclate entre les grandes capitales de l'Extrême Occident. Et dans les bruits de la guerre, l'histoire va se rejoindre d'une rive à l'autre de la Manche.

Si seulement la moitié des Anglais parlait le français, et la moitié des Français l'anglais, il y a beau temps qu'un peu partout tout aurait changé. (Cette question des langues, depuis la Tour de Babel elle se pose ; et c'est compréhensible ; pour aller jusqu'aux profondeurs du raisonnement et de l'amitié, il faut d'abord se comprendre ; de nos jours le suffrage universel, pour valoir quelque chose, comporte dans une certaine mesure, il nous semble, la connaissance des langues.)

Nous ne nous attarderons pas à évoquer longuement le passé, à noter ici des points d'histoire, à mettre en balance les circonstances anciennes de la politique internationale, les préjugés et les querelles, les nécessités du temps, les jeux de l'équilibre, que sais-je encore !

Un souvenir seulement : Eléonore de Guyenne, reine de France puis reine d'Angleterre, en se remariant, transporta d'un pays à l'autre suivant la coutume d'alors, et sans révolter personne, quelques provinces : (...Eléonore, c'était ton nom, liberté chérie !...) Elle avait quitté un Capet pour un Plantagenet. Les deux noms étaient aussi français l'un que l'autre et en ce temps le français était la langue de l'Angleterre. Il fallut plusieurs siècles pour remettre les choses à leur place.

De nos jours, parce qu'on est moins universel on ne montre plus autant de patience ; on a vu ce qui s'est passé pour Dantzig, au moins apparemment. C'est une raison pour que les grandes nations dont les intérêts sont solidaires ou complémentaires, entrent en conversation plus intime pour la paix du monde.

Cette digression, nous ne pensions pas du tout y arriver en écrivant le premier mot de cet article. Mais l'imagination chemine on ne sait comment ; on peut, pour son plaisir à soi, se laisser aller à sa fantaisie.

De la latitude où nous sommes, du promontoire libanais qui est notre observatoire naturel, la Manche paraît désormais l'équivalent d'un petit fleuve ; et c'est tout juste, si ce petit fleuve on ne peut pas le franchir à gué.

Plus tard, quand M. Churchill aura reçu un accueil triomphal à Paris, quand Paris et Londres auront vibré comme naguère dans un commun frémissement, quand on se souviendra mieux que la moitié de l'humanité se réclame sur le plan spirituel de ces deux métropoles, une évolution toute nouvelle du destin de l'Angleterre et de la France paraîtra encore plus

inévitable. Et contre tous les désordres, l'Occident se verra défendu par ses forces les plus authentiques.

En France, comme en Angleterre, on se mettra davantage à apprendre les langues.

Entre le Caire et Téhéran, en passant bien entendu par Beyrouth, il faudra qu'on en fasse autant.

L'homme d'une seule langue est désormais condamné à la solitude.